

“ Qui sème le vent récolte la tempête : l'enseignement d'Alessandro Perissinotto sur l'accueil des immigrés en Italie ”, - Présenté au colloque Postmodernisme et postcolonialisme. Histoire, littérature et jeux de pouvoir, Faculté des lettres de l'Université de Coimbra, 14, 15 juin 2012.

Stefano Magni

▶ **To cite this version:**

Stefano Magni. “ Qui sème le vent récolte la tempête : l'enseignement d'Alessandro Perissinotto sur l'accueil des immigrés en Italie ”, - Présenté au colloque Postmodernisme et postcolonialisme. Histoire, littérature et jeux de pouvoir, Faculté des lettres de l'Université de Coimbra, 14, 15 juin 2012.. Postmodernisme et postcolonialisme. histoire, littérature et jeux de pouvoir, Jun 2012, Coimbra, Portugal. hal-01615411

HAL Id: hal-01615411
https://amu.hal.science/hal-01615411

Submitted on 12 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stefano Magni

Aix Marseille Univesrité

CAER

Qui sème le vent récolte la tempête: l'enseignement d'Alessandro Perissinotto sur l'accueil des immigrés en Italie

Selon le penseur français Edgar Morin, face aux apories de la pensée postmoderne, la voie de sortie la plus répandue est le repli identitaire : racial, national ou religieux, qui est poussé parfois jusqu'à l'intégrisme[1]. *Semina il vento*[2], le dernier roman d'Alessandro Perissinotto (2011), aborde ce sujet.
Il s'agit d'un livre fort et touchant dans lequel le monde musulman et la petite province italienne liée au parti xénophobe de la Ligue du Nord s'opposent de plus en plus violemment. Perissinotto est un écrivain qui aime analyser la société et ce livre est en quelque sorte l'aboutissement d'un parcours littéraire. C'est pourquoi je vais d'abord présenter l'auteur et ses intérêts, pour ensuite analyser le roman et sa portée idéologique, et situer ce texte au sein de son époque, de la postmodernité, du postcolonialisme et de l'idée de différence.

Né en 1964 d'une famille originaire d'un petit village des Alpes italiennes, Alessandro Perissinotto vit au Piémont où il enseigne *Théorie et techniques de l'écriture* à l'Université de Turin. Il a publié des textes de critique littéraire concernant la narratologie et la sémiotique[3]. Parallèlement, depuis 1997, il a publié une dizaine de romans.
Dans les pages de son site web on peut lire qu'il est un écrivain de romans noirs. Cette définition est sans aucun doute très réductrice. Il est vrai qu'il a commencé sa carrière d'écrivain comme auteur de romans policiers, avec des romans qui respectent les règles du genre[4], mais dans ces livres ont trouve aussi des traits caractéristiques qui distinguent l'auteur et qui annoncent des intérêts qui vont au-delà du genre policier : premièrement une réflexion sur les pouvoirs Etat et église.
Religion : L'aspect religieux sera central dans le roman que nous allons analyser : *Semina il vento*.

---

[1] Pour une étude de la pensée de Morin, cf. Edgar Morin, *La méthode*, VI tomes, (1977-2004), Paris, Seuil, 2004. Contient : *La Nature de la nature*, tome I, Paris, Seuil, 1977 ; *La vie de la vie*, tome II, Paris, Seuil, 1980 ; *La connaissance de la connaissance*, tome III, Paris, Seuil, 1986 ; *Les idées. Leur habitat, leur vie, leurs moeurs, leur organisation*, tome IV, Paris, Seuil, 1991 ; *L'humanité de l'humanité. L'identité humaine*, tome V. Paris, Seuil, 2001 ; *Etique*, tome VI, Paris, Seuil, 2004. Nous signalons aussi *L'esprit du temps*, Paris, Grasset, 1962 ; et *Culture et barbarie européennes*, Paris, Bayard, 2005.

[2] Alessandro Perissinotto, *Semina il vento*, Milano, Piemme, 2011.

[3] *Il testo multimediale : gli ipertesti tra semiotica e didattica*, Turin : UTET libreria, 2000.

Metamorfosi della rete : analisi socio-semiotiche sul Web che cambia, Bergame : Bergamo university press : Sestante, 2001.

Gli attrezzi del narratore : Modi per costruire storie da Joyce a Dylan Dog, Turin : Scuola Holden - Milan : BUR, 2005.

La società dell'indagine, Milan : Bompiani, 2008.

[4] *L'anno che uccisero Rosetta*, Palerme : Sellerio, 1997 ; *La canzone di Colombano*, Palerme : Sellerio, 2000 ; *Treno 8017*, Palerme : Sellerio, 2003.

Dans *Per Vendetta*[5] (2009) l'auteur dénonce la collaboration entre l'Eglise et l'Etat lors des atrocités commises par la dictature argentine dans les années 1976-1983 et dans son premier roman, *L'anno che uccisero Rosetta* (1997), l'Eglise Catholique manipule l'enquête de l'investigateur pour ces fins cachés. Parfois la conclusion de ses romans laisse une certaine amertume car l'enquêteur n'est pas maître de son travail et à la fin il se rend compte qu'il n'est qu'un pion sur l'échiquier et que quelqu'un le manipule. Cela met en évidence un **manque de confiance dans les institutions**.
Parfois, comme dans *L'ultima notte bianca*, l'enquêteur (Anna Pavesi) garde la solution du crime pour elle-même comme un secret sans en parler à la police ou aux institutions.
Parfois encore, la solution à l'énigme peut conduire en dehors des lois, comme **acte de vengeance**. C'est pour cela que la conclusion pose d'autres problématiques et qu'elle stimule des réflexions : Dans *Per Vendetta*, le héros met en œuvre une vengeance personnelle, un meurtre avec une torture, pour obtenir justice des atrocités de la dictature militaire de Videla en Argentine. Cela le conduit en prison[6]. Dans cette complexité de crimes on ne voit que de la douleur et un enchaînement de torts qui n'aboutit à aucune justice. C'est en quelque sorte la fin de *Semina il Vento* où le héros, après avoir vécu le drame, se suicide. La violence engendre de la violence, sans possibilité de justice ultime. Ce manque d'une perspective de justice unique se traduit, au niveau technique, dans une narration conduite par des **voix parallèles**, parfois en opposition, ce qui est une autre caractéristique des romans de Perissinotto qu'on retrouve dans *Semina il vento*. En effet, chez Perissinotto, souvent nous avons deux narrateurs à qui sont consacrés des chapitres indépendants[7].
Valeur 1 l'accusé devient partie active de l'enquête qui le veut coupable, trait novateur dans le genre policier
Valeur 2 changement de perspective, on a deux pdv, pas une vérité unique à la vérité on arrive avec une collaboration de deux pdv distincts.
Valeur 3 collaboration de mondes qui devraient s'opposer. Dialogue. Juges et coupables en binôme, on sort de la logique dichotomique du policier. On enquête les complexités d'un crime, ses origines, ses raisons, ses implications. Le policier n'est pas un jeux de logique qui doit cacher/trouver le coupable et rétablir un ordre, un calme qui régnaient avant le crime, mais une façon d'enquêter la société. C'est pour cela que, comme c'est le cas pour *Semina il vento*, dans la plus part de ses romans Perissinotto se base sur des **Faits réels** : sur des matériels authentiques : dans le roman *Treno8017* où on parle d'un mystérieux accident ferroviaire, complètement oublié, qui a réellement eu lieu en Italie pendant le Seconde Guerre mondiale[8]. D'autre part, le roman *L'ultima notte bianca* se base sur une thèse de doctorat en sociologie sur la condition des sujets ayant une dépendance à la drogue.
L'intérêt pour l'analyse de la société se développe d'ailleurs avec la deuxième série de romans policiers, ceux qui ont comme investigateur la femme psychologue Anna Pavesi[9] qui travaille dans un centre d'aide social (pour des personnes ayant des problèmes de drogue, alcool, prostitution, etc.). Dans ces romans, la résolution de l'énigme ne nous livre non plus un monde meilleur mais il démasque l'impossibilité d'une justice, comme c'est le cas dans *Semina il vento*.
L'intérêt pour la société plus que pour la *détection*, a poussé Perissinotto à abandonner progressivement le genre policier pour se consacrer de plus en plus, dans les dernières années, à

[5] Alessandro Perissinotto, *Per Vendetta*, Milano, Rizzoli, 2009.

[6] De plus, dans *L'orchestra del Titanic* un homme blessé dans ses sentiments d'amour se venge en essayant de faire tomber la faute de ce crime sur une autre personne.

[7] Cf. *L'anno che uccisero Rosetta*, *Al mio giudice*, et également *Semina il vento*.

[8] Lorsque dans le Nord d'Italie se déchaine la guerre de résistance, dans le Sud libérée par les alliés un train a un accident qui provoque la mort de centaines de personnes. En 1944 le cas a été vite oublié, et c'est le roman de Perissinotto qui a fait ouvrir à nouveau l'enquête.

[9] Il s'agit de : *Una piccola storia ignobile*, Milan : Rizzoli, 2006 ; *L'ultima notte bianca*, Milan : Rizzoli, 2007 ; *L'orchestra del Titanic*, Milan : Rizzoli, 2008.

l'enquête sociale. Il cherche ainsi de donner une valeur à la littérature en la mettant en lien avec la société. Son dernier roman aborde le sujet de l'immigration en Italie, avec le problème de la rencontre de cultures différentes[10].

C'est justement de ce roman, *Semina il vento*, que je vais parler à présent.
Le livre naît d'un fait réel : l'arrêté municipal de 2009 voulu par le maire de Varallo di Sesia, petite commune des Alpes dans la province de Vercelli. Le maire du village, appartenant au parti xénophobe de la ligue du Nord, a interdit le *burkini* – le maillot de bain intégral – sur les plages des rivières publiques et dans la piscine communale.
Varallo est un village de montagne où il n'y a pas de véritables plages, pas de nombreux baigneurs, et pas non plus un grand nombre d'immigrés. Lors d'une conférence tenue à Aix-en-Provence, Perissinotto a dit qu'interrogé sur la nécessité pragmatique d'une telle décision, le maire a affirmé ne pas avoir eu de cas de *burkini* dans sa commune, mais que son arrêté visait la prévention[11].
D'après l'auteur le fait d'interdire le *burkini* a été pour le maire un moyen pour faire parler de lui en faisant de la propagande xénophobe. Ca a été, de plus, un geste gratuit car le *burkini* ne couvre pas le visage et il ne se met en conflit avec aucune loi.
Il faut tenir compte du fait que le parti de la Ligue du Nord a souvent fait sa propagande avec des boutades de bistrot, pour cibler un électorat sensible à la simplicité des apparences. Il y a quelques jours, fin mai 2012, un homme indien a tué sa femme car elle s'habillait suivant la mode occidentale et en a jeté le corps dans le fleuve Po. Le porte parole de la Ligue du Nord de la ville d'Udine a commenté la notice en disant que le femme jetée dans le Po a pollué ce fleuve sacré et s'est demandé ce que les indiens diraient si nous allions faire de même dans le Gange[12].
Perissinotto choisit de parler du sentiment de haine que cette vague xénophobe – qui se manifeste concrètement en Italie – a créé, en imaginant quelle pourrait être la réaction possible.

L'histoire se déroule dans un village de montagne imaginaire qui pourrait être Varallo ou le lieu d'où est originaire Perissinotto. Son personnage principal, Giacomo, est un jeune montagnard qui va terminer sa formation universitaire à Paris. Là-bas il découvre un nouveau monde, plein de cultures différentes et se lie à une jeune fille franco-iranienne, née en France, aux idées très occidentales, et qui méprise l'Islam. Dans le roman, en effet, nous n'avons pas que l'histoire d'une femme du Moyen Orient qui arrive dans la petite province italienne, mais nous connaissons d'abord le mouvement contraire du jeune italien qui part de cette petite province montagnarde pour se professionnaliser à Paris, ce qui est également une forme d'émigration.
Giacomo s'installe dans les quartiers les plus multiethniques de la ville et connaît un monde nouveau qu'il apprécie. Cet univers l'accueille bien, de sorte que quand on lui demande ce qu'il pense de Paris son commentaire est que c'est une ville accueillante[13]. De plus, il est attiré par la beauté exotique de Shirin.
Cet amour pour la grande ville est compensé par l'aversion que le jeune homme commence à avoir

[10] *Al mio giudice*, Milan : Rizzoli, 2004 ; *Per vendetta*, Milano, Rizzoli, 2009 ; *Semina il vento*, Milano, Piemme, 2011.

[11] Conférence tenue par Perissinotto à l'université Aix-Marseille, site d'Aix-en-Provence, le 7 février 2012.

[12] Cf. Luca Dordolo, facebook : « La donna indiana gettata nel Po ha inquinato il nostro fiume sacro. Cosa direbbero se andassimo a fare lo stesso nel Gange? ». Cet homme politique s'est livré avec facilité à un propos aberrant qui se situe parfaitement dans l'optique politique de la Ligue du Nord pour qui le fleuve Po est sacré non pas pour des raisons religieuses, mais car il traverse de Ouest à Est le Nord d'Italie et ce parti préconise l'indépendance du Nord du pays avec la conséquente séparation du Sud. Précédemment, ce même homme politique avait organisé une marche contre le cimetière islamique d'un petit bourg à côté de la ville d'Udine.

[13] p. 56.

pour le chaos de la métropole qui l'étouffe : la circulation, les files de gens partout, la cohue le samedi aux Halles. Avec sa petite copine, il se réfugie alors dans son quartier, d'où il ne sort plus, comme s'il y retrouvait la dimension de son village. C'est à ce moment-là que les deux jeunes conçoivent l'idée d'aller vivre dans le petit village de montagne d'où Giacomo est originaire et où Shirin est espère trouver à la fois un monde moins anonyme que la métropole et des racines, ces racines qu'elle a perdu avec l'émigration de sa famille en France. En effet, elle manifeste une culture tout à fait occidentale qui n'a rien de la tradition iranienne. Giacomo et Shirin décident alors d'aller vivre dans le petit hameaux de Molini[14] où Giacomo fera le maître d'école.
Pour le couple, le début de leur expérience paysanne est triomphale, avec la découverte de la part de Shirin des goûts authentiques de la campagne et de la gentillesse des gens qui leur rendent spontanément des petits services.
D'un côté la métropole semble suffoquer les gens, mais elle les accueille, de l'autre le village semble être ouvert, mais il manifeste bientôt sa fermeture en repoussant le jeune couple.
Le premier élément de conflit concerne la religion, que j'ai déjà dit être au centre de l'intérêt de Perissinotto. À l'école, Giacomo, profondément laïque, ne donne pas de véritables cours de religion et les parents d'élèves veulent un enseignement dans la tradition catholique, comme cela a été toujours le cas dans les écoles italiennes[15]. A cette attaque contre Giacomo correspond une attaque portée contre Shirin. La jeune fille est victime d'une forme de racisme car elle n'appartient pas à cette tradition locale revendiquée par les gens locaux.
Ayant une belle voie, elle s'est en fait intégrée dans la chorale du village qui présente aux fêtes foraines les chants traditionnels de la région. Le problème survient lorsque le maire d'un petit village lié à la Ligue du Nord n'accepte pas qu'elle fasse un solo pendant une chanson traditionnelle, car elle est manifestement étrangère[16]. A partir de ces deux épisodes, la situation dégénère assez vite. Contrariée, Shirin va passer une journée sur le fleuve où elle assiste à une action de la part de la police municipale qui met une amende à une jeune femme avec des enfants qui est habillée avec le *burkini* que l'administration locale vient d'interdire (voilà donc le fait réel qui inspire le roman). Bien que dans des positions occidentales, et sans en faire une bataille morale, Shirin défend cette femme pour laquelle elle a de la pitié. Il en nait une dispute dans laquelle Shirin enlève son haut du maillot en générant une réaction contrariée de tous les gens présents et une attaque contre elle qui ne se justifie si ce n'est que par le fait qu'elle est étrangère comme l'autre femme.
À partir de ce moment-là, Shirin ouvre un blog de discussion sur la condition de la femme et écoute de plus en plus l'opinion des femmes immigrées qui défendent leur droit au voile et au *burkini*. Shirin, qui s'était à plusieurs reprises montrée d'idées bien plus ouvertes que les femmes de Molini, finit pour se ranger du côté de l'Islam, car elle y retrouve une protection contre une attaque généralisée, cela même si elle n'est pas croyante. L'Islam devient en effet le seul élément qui la réunit à des gens qui se trouvent dans la même situation qu'elle. C'est pour cela qu'elle explique à son mari, Giacomo, que c'est la haine des italiens qui les a réunis[17]. A la fin, elle rendra toute l'agressivité qu'elle a reçu avec un attentat terroriste dans lequel elle trouve la mort, à côté du maire local qui était sa cible. Dans l'attentat, on soupçonne, à tort, la complicité de son mari.

Avec ce roman, Perissinotto attaque la façon avec laquelle la Ligue du Nord exploite la question de l'immigration en la transformant en une obsession. Il s'agit de la même exploitation de la peur dont

[14] Lui, il sera le maître de l'école du village. Il sera payé directement par les parents des élèves qui préfèrent ne plus envoyer leurs enfants dans le village un peu plus grand à quelques kilomètres. Shirin travaille dans le secteur de l'habillement et pourra faire tout son travail à la maison, grâce à internet, en ne se rendant qu'un jour par semaine à Milano.

[15] p. 157-158.

[16] p. 176-177.

[17] p. 57 "È il vostro odio che ci ha uniti ».

parle Zygmunt Bauman dans ses analyses de la société contemporaine.
Shirin est française, elle vient en Italie pour un choix de vie, mais elle est méprisée par les gens qui se limitent à regarder la couleur de sa peau et à penser qu'elle a fait un mariage d'intérêt pour avoir son permis de séjour. Elle n'est pas considérée comme une personne ayant les mêmes qualités que les autres individus et par conséquent elle est isolée.
Mais Perissinotto ne fait pas une critique généralisée de l'intégration entre monde occidental et tiers monde. En décrivant Paris, par exemple, il montre une forme d'intégration possible. Le conflit dont il parle n'est donc pas un conflit figé et définitif entre Occident et Moyen Orient, mais entre un certain Occident et un certain Moyen Orient.
À Paris, les parents de Shirin pratiquent des professions libérales qui les intègrent dans la société parisienne. Ils sont laïques et ne font que parler de l'Iran avant l'arrivée de Khomeïni, pays dans lequel on trouvait beaucoup d'aspects de la vie occidentale dont ils sont très fiers, ce qui pourrait être aussi vu comme une perte d'identité de ce couple qui sent une forme d'infériorité dans sa culture et que de cette façon la minimise.
D'autre part, cette position rappelle la crise identitaire des pays traditionnels due au postcolonialisme. Le colonialisme a instauré dans les pays colonisés un système de valeurs fondé sur des idées européennes. Dans ce système de pensée était représentée la supposée supériorité du monde occidental. Après l'indépendance, les populations des pays libérés ont dû abandonner ce système de valeurs par lequel ils s'étaient toujours définis comme étant inférieurs.
Dans le comportement des parents de Shirin on peut voir l'attitude défensive de quelqu'un qui veut montrer que l'Iran était plus occidentale que l'Occident.
Cette idée de confusion identitaire des pays traditionnels est aussi exprimée par Bruno Latour qui affirme que la question de la postmodernité et du postcolonialisme se pose avec beaucoup de gravité pour les pays traditionnels qui ont vécu leur expérience coloniale (politique ou économique) avec un sens d'infériorité. Le *post* correspond, pour eux, à une époque de désillusion[18].

C'est pourquoi, afin de réaffirmer leurs origines et de se reforger une identité, ces pays ont souvent eu recours à des idées nationalistes. La réponse est une fermeture individualiste de l'Occident qui se sent, lui aussi, en perte d'identité. C'est l'opinion, par exemple, de certaines études fondatrices de la pensée postmoderne, comme celle d'Arnold Toynbee.
Dans *A Study of History*, Arnold Toynbee évoquait en 1938 la phase « postmoderne » de la culture européenne dont le début remontait à la fin du XIXe siècle (à 1875). Selon lui, la postmodernité est une époque de décadence, dont le commencement remonterait à la fin de la domination occidentale, au déclin de l'individualisme capitaliste et du christianisme et à l'arrivée au pouvoir de cultures non occidentales. Par certains aspects, cette thèse est une reprise du *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler (1916-20)[19].

[18] Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes, essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991, p. 183 : La modernisation fut impitoyable pour les prémodernes, mais que dire de la postmodernisation ? La violence impérialiste offrait du moins un avenir, mais la soudaine faiblesse des conquérants est bien pire, car, toujours coupée du passé, elle coupe maintenant du futur. Après avoir subi de plein fouet la réalité moderne, voilà que les peuples pauvres doivent subir l'hyper réalité postmoderne. Après plusieurs décennies, voire plusieurs siècles d'efforts, ces états constatent avec amertume l'échec de diverses tentatives d'intégration dans l'histoire de la modernité. Celle-ci, en Occident, a été le résultat d'une rupture fondamentale : aux certitudes figées et dogmatiques d'un monde révolu ont succédé de nouvelles valeurs, aux lois divines ont succédé les lois humaines ; et les populations guidées par leurs penseurs ont appris à se conformer à cette nouvelle donne en assumant toutes ses conséquences. Mais une telle conversion ne s'est jamais produite dans les pays traditionnels. De nos jours, ces pays se trouvent devant une double impasse : d'une part, ils prennent conscience de l'impossibilité de s'intégrer à la modernité et, d'autre part, ils réalisent que la modernité elle-même n'a plus d'avenir.

[19] Arnold Toynbee, *A study of history*, Oxford, Oxford University Press, 1987, VIII tomes, [1934-1961].

Les personnages de Perissinotto sont la matérialisation de cette réflexion postcoloniale, mais ce livre concerne la postmodernité aussi pour son style littéraire postmoderne. Au niveau littéraire, Périssinotto pratique la réécriture, la citation, le clin d'œil dans le sillage de la littérature postmoderne. Ce que je vais analyser maintenant.

La structure de la narration est un emprunt littéraire. En effet, toute l'histoire est racontée par Giacomo, détenu en prison, car son avocat lui demande d'écrire sa version des faits. On le voit au début dans sa cellule et on ne sait pas les raisons de son incarcération. Au bout de ses mémoires, on connaît le geste meurtrier – le crime – de sa femme Shirin.
Nous savons dès le départ que l'histoire finira mal, mais les détails de ce drame ne seront dévoilés qu'à la fin. Giacomo parle à son avocat. Cette structure du texte est la même qu'on trouvait dans le roman de Perissinotto *Al mio giudice* où le coupable en cavale aidait le juge qui menait l'enquête contre lui à résoudre le cas.
Pour les deux romans, la source d'inspiration est le roman policier de Georges Simenon *Lettre à mon juge*[20] (1947). Si dans *Al mio giudice* le titre lui-même est un indice pour retrouver cette intertextualité, dans le cas de *Semina il vento* il est aussi bien reconnaissable. Chez Simenon, un médecin de campagne écrit son point de vue sur son arrestation, au juge qui l'a condamné. Ce témoignage devient une longue reconstruction de sa vie. On peut constater la même démarche dans le livre de Perissinotto. Dans *Semina il vento*, comme dans le roman de Simenon, on retrouve un contexte paysan et on découvre petit à petit l'histoire du héros pour ne connaître qu'à la fin son crime. Dans les deux cas, le lecteur est souvent poussé à avoir des doutes sur la nature du crime, pressentiments qui sont bientôt désavoués par la suite de l'histoire. Dans les deux cas on ne comprend qu'à la toute fin du roman quelle est la raison de l'arrestation du narrateur.
Mais chez Perissinotto cet hypotexte, dont l'importance est capitale, n'est pas le seul. Il y a une autre source littéraire, plus récente : il s'agit du roman *L'attentat* de Yasmina Khadra[21] (2005) (pseudonyme féminin de l'auteur Mohamed Moulessehoul). Dans le roman de Khadra, Amine est un médecin arabe-israélien qui vit bien intégré en Israël avec sa femme, Sihem (nom qui rappelle Shirin). Un jour, une femme kamikaze se fait exploser dans un restaurant de Tel-Aviv. Amine passe sa journée à opérer les nombreuses victimes de l'attentat. Le lendemain on lui annonce que le kamikaze était sa femme. Après une phase d'incrédulité, Amine tente de comprendre le sens de ce geste, ce qui l'emmène au cœur des fiefs des terroristes et l'oblige à regarder en face un conflit qu'il avait réussi jusque là à ignorer. Dans son enquête personnelle, Amine va être confronté à la vie cachée de sa femme dont il n'aurait jamais soupçonné les idées extrémistes. *Semina il vento* s'inspire sans doute de cette histoire pour toute la partie qui concerne l'attentat qui suit la même dynamique. De plus, dans les deux cas, nous avons affaire à un mari qui tente de voir clair dans la vie secrète de sa femme. D'autre part, à la fin du roman *L'attentat*, le héros, Amine est accidentellement victime d'un attentat et on peut soupçonner qu'il meurt, comme Giacomo est implicitement la victime de la rage terroriste de sa femme, car, emprisonné, il se donne la mort.
Les descriptions du village sont le résultat de l'expérience du vécu de Perissinotto, mais aussi de ses lectures, comme celle de Cesare Pavese – auteur lui aussi piémontais, et qui a beaucoup parlé de cette région. Avec l'histoire de Giacomo, Perissinotto réécrit l'histoire de *La luna e i falò* où un jeune homme rentre dans son village d'origine après une expérience à l'étranger. Pavese est cité trois fois pour ses considérations sur la vie à double tranchant dans un village, comme dans les deux citations suivantes, tirées de *La luna e i falò*. Dans la première on trouve l'amour pour les racines et la solidarité d'un petit village « Un village veut dire ne pas être seuls, savoir que dans les personnes, dans les plantes, dans la terre, il y a quelque chose à toi, qui t'attend même lorsque tu n'es pas

[20] Georges Simenon, *Lettre à mon juge*, Paris, Gallimard, 1947.

[21] Yasmina Khadra (pseudonyme de Mohamed Moulessehoul), *L'attentat*, Paris Julliard, 2005.

là »[22]. Dans la deuxième on retrouve le sentiment d'étouffement que la petite société peut engendrer : « Il faut un village si ce n'est que pour le plaisir de s'en aller »[23].
Semina il vento est donc une histoire vraisemblable qui s'inspire du monde du réel, mais elle est aussi une construction littéraire.
De même, toute la première partie de l'histoire qui se déroule à Paris est à la fois un mélange de lieux visités – même si Perissinotto n'a jamais vécu dans la ville Lumière – et surtout de citations de la culture française dont il est un bon connaisseur.
La première rencontre amoureuse entre Giacomo et Shirin a lieu au cimetière du Père-Lachaise qui figure dans de nombreux romans comme *Germinal* de Zola, *Père Goriot* de Balzac, *L'éducation sentimentale* de Flaubert. Le lieux où les deux amoureux se retrouvent habituellement est un café qui se situe dans le quartier de Belleville où se déroule la saga des romans de Daniel Pennac que Perissinotto cite explicitement : « Qui a lu au moins un livre de Pennac sait que le quartier [Belleville] est un modèle à échelle réduite de ce qu'on appelle le 'monde arabe' »[24]. Les scènes parisiennes proviennent souvent des images des films, comme lorsqu'il décrit les brouillard du Canal Saint Martin en disant qu'ils sont comme ceux qui ont été rendus célèbres dans les films en noir et blanc[25].
L'histoire parisienne des personnages de Perissinotto relève aussi d'autres modèles culturels français : une longue citation du poème *Barbara* de Jacques Prévert accompagne le début de l'histoire d'amour entre Giacomo et Shirin. La fin de cette passion est racontée par les chansons tristes *Et moi dans mon coin* de Charles Aznavour et *Après l'amour comme c'est triste* de Serge Lama.
La chanson populaire, à côté de la littérature, offre un grand nombre d'images à Perissinotto. Cela est vrai pour tous les romans de l'écrivain, et également pour *Semina il vento*.
La mort du héros, par exemple, est racontée par des mots de la chanson *La ballata di Miché* de Fabrizio De André[26]. D'autre part, la scène où Giacomo attend dans la rue sa femme qui ne veut plus de lui et qui, secrètement, se rapproche de l'Islam, est racontée par les mots d'un autre célèbre chanteur-compositeur italien : Francesco de Gregori[27].

---

[22] Cf. p. 63 : Tiré de Cesare Pavese, *La luna e i falò*, Torino, Einaudi, 1950. Ed. cons. dans *Id.*, *Tutti i romanzi*, Torino, Einaudi, La pléiade, sous la direction de Marziano Guglielminetti, 2000, p. 784 : "Un paese vuol dire non essere soli, sapere che nella gente, nelle piante, nella terra, c'è qualcosa di tuo, che anche quando non ci sei resta ad aspettarti".

[23] , p. 219. Tiré de Cesare Pavese, *La luna e i falò*, Torino, Einaudi, 1950. Ed. cons. dans *Id.*, *Tutti i romanzi*, Torino, Einaudi, La pléiade, sous la direction de Marziano Guglielminetti, 2000, p. 784 : "Un paese ci vuole, non fosse che per il gusto di andarsene via". Dans le roman de Perissinotto on trouve une troisième citation tirée de *La luna e i falò* et qui est critique envers le village, comme celle que je viens de citer. Perissinotto la transcrit en déclarant qu'il s'agit d'une phrase de Pavese, en en disant que sa citation n'est peut-être pas précise. Effectivement, il la modifie légèrement. Perissinotto dit « Possibile che alla mia età, e con tutto il mondo che ho visto, ancora non ho capito cos'è il moi paese ? » (p. 218). Le texte originel est "Possibile che a quarant'anni, e con tutto il mondo che ho visto, non sappia ancora cos'è il mio paese?" Cesare Pavese, *La luna e i falò*, ouvr. cit. p. 784.

[24] p. 98: *Chiunque abbia letto almeno un libro di Pennac sa che il quartiere è un modello in scala ridotta di quello che chiamiamo il "Mondo arabo"*.

[25] p. 56.

[26] p. 274 "Quando hanno aperto la cella, era già tardi perché, con una corda al collo, freddo pendeva Miché". Tiré de Fabrizio de André, La ballata di Miché, Roma, Karim, 1963. « lorsqu'ils ont ouvert la cellule, c'était trop tard car, avec une corde au cou, froid pendait Miché ». De plus, dans les deux cas, les personnages se donnent la mort en prison pour ne plus pouvoir rencontrer la femme qu'ils ont aimé.

[27] p. 255: "E Cesare perduto nella pioggia sta aspettando da sei ore il suo amore, ballerina. E rimane lì a bagnarsi un po'". Tiré de Francesco de Gregori, *Alice*, dans *Alice non lo sa*, Roma, It, 1973.

La chanson inspire encore Perissinotto, par exemple lorsqu'il décrit une photo dans laquelle on voit les élèves de Giacomo, et sur laquelle on trouve des mots tirés de la chanson *In fila per tre* d'Edoardo Bennato[28].
La culture de l'auteur sert à reconstruire le monde de son histoire, mais elle sert également à fonder les principes éthiques qui servent d'horizon pour distinguer le bien et le mal. L'histoire se déroule au Piémont, et Perissinotto en profite pour citer des hommes de cette région qui se sont battu dans leur vie pour des nobles idéaux. En se référant à un personnage ancien résistant, Perissinotto parle du livre de Nuto Revelli *Il mondo dei vinti*, qui est un texte sur le monde paysan écrit par un résistant qui, avec ses cahiers de guerre, a raconté l'épopée des résistants et qui a démantelé la façade fausse et glorieuse du fascisme. Et toujours dans le sillage de l'antifascisme, qui a été particulièrement actif au Piémont, il cite Piero Gobetti en montrant son mépris pour une terre qui hérite de ces grands hommes et qui accueille des idées racistes. Et ces références au passé anti-dictatoriale ne sont pas rappelées au hasard, car, dans une phrase, Perissinotto met en relation l'extrémisme xénophobe de la Ligue du Nord avec les expériences nazies : « vous êtes des pantins, des caricatures de nazis »[29].

Que ce soient les chanteurs compositeurs ou les anti-fascistes ou ses écrivains préférés, les modèles culturels de Perissinotto permettent à l'auteur de sortir du plan de la réalité la plus violente et de créer un mur de défense contre les méta-récits du pouvoir qui sont à l'origine de ce drame ainsi que contre les positions extrémistes de la Lega. Cela lui permet d'avoir les instruments éthiques pour analyser avec subtilité les qualités et les dangers de la société traditionnelle à laquelle il appartient. Ce roman, très fin, pose un grand nombre de questions et permet une réflexion sur la conceptualisation et la perception de l'autre ainsi que sur la notion d'identité. La complexité et le changement de position des personnages ainsi que l'évolution des situations permettent de problématiser les notions de centre et de périphérie (la petite province de la montagne par rapport à la métropole, l'étranger dans la petite communauté) et d'analyser le rapport qui existe entre les méta-récits de la politique et le progrès social[30], dans un message d'ouverture qui trouve sa synthèse dans une scène du roman.
En préparant la polenta, Giacomo pense à l'utilisation en Lombardie du grain sarrasin, d'évidente provenance moyen-orientale et qui constitue le plat le plus typique de la région. Dans ce plat on semble lire le message de l'auteur qui aime montrer comment l'union des culture peut donner d'excellents résultats. On pourrait lire cet exemple comme un petit résumé de la pensée de l'un des plus grands penseurs de postcolonialisme et de mondialisation : Arjun Appadurai qui montre, par exemple, comme le cricket, sport coloniale par excellence, est devenu en Inde un facteur d'unité nationale et un symbole nationaliste face au Pakistan. Le cricket illustre pour Appadurai le processus d'appropriation de valeurs exogènes transformés en valeurs endogènes[31].

---

[28] p. 235: "Su presto vieni qui, ma non fare così, ma non li vedi quanti altri bambini, che sono tutti come te, che stanno in fila per tre, che sono buoni e che non piangono mai". Tiré de Edoardo Bennato, *In fila per tre*, dans *I buoni e i cattivi*, Milano, Ricordi, 1974.

[29] p. 178 "Siete delle marionette, siete delle caricature dei nazisti".

[30] Un autre élément intéressant est le fait que dans toute cette histoire, Giacomo se retrouve à être isolé. Quand il rentre au village ses parents sont décédés. Cela le rend plus vulnérable. La mort de ses parents, d'ailleurs, est la conséquence d'un ivrogne du village qui les a heurté avec sa voiture. Le village ne blâme à aucun moment cet accident, tout à fait reprochable, mais il attaque avec légèreté Shirin car elle est étrangère. Le village, d'ailleurs, accueille Giacomo de retour de Paris avec naturalité, car les gens de la montagne ont l'habitude d'aller travailler à l'étranger et connaissent très bien la France. Cela n'empêche pas de sentir tout de suite de l'hostilité pour l'étranger.

[31] Cf. Géographie de la colère. La violence à l'âge de la globalisation, Paris, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2009 [éd. brochée 2007 ; Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation, Paris, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2005 [éd. brochée 2001].

Selon Appadurai aujourd'hui nous nous trouvons face à un complexe enchevêtrement de fantaisie et de vies possibles qui nous font vivre une vie dé-territorialisée. Devant cette impasse, Perissinotto nous dit de réfléchir avec de la sensibilité pour comprendre la vie de celui qui nous est en face, sans tomber dans l'erreur de parler de l'autre sans essayer de le comprendre.